

Chapitre 3. - ESSAIS D'EXPLICATIONS SYSTÉMIQUES DU LIEN VIOLENCE – CHANGEMENT - 3.

Généalogie de la violence

Essai d'interprétation systémique à partir de l'œuvre de René Girard.

Gérard DONNADIEU¹

Penseur étonnamment riche et complexe, René Girard apporte avec les outils qui sont les siens (l'anthropologie, la psychosociologie, la sémiologie, l'étude des mythes) une réponse originale à la question disputée de l'origine et des fondements de la violence, violence qui court sans discontinuer tout au long de l'histoire humaine.

De plus, bien que sa pensée ne soit pas exprimée explicitement en termes systémiques, elle en est profondément imprégnée, ce qui n'est sans doute pas étranger à sa puissance de démonstration. René Girard fait volontiers référence aux écrits d'Edgar Morin ; il développe dans son livre², le principe de la boucle de rétroaction positive qui conduit au phénomène d'emballlement (*runaway* en américain) ; enfin, à l'occasion d'une correspondance que j'eus avec lui en 1986, il s'est reconnu dans la lecture systémique que je faisais de ses théories.

La présente communication propose une interprétation systémique du phénomène de la violence directement inspirée des travaux de René Girard. Elle a été rédigée à partir d'une suite de textes écrits chacun à des fins différentes et dont j'ai repris divers passages. Le plan de la communication reprend pour l'essentiel l'ordre logique d'exposé de l'œuvre de René Girard :

- présentation de la théorie du désir mimétique, premier maillon de la thèse girardienne,
- son application à la théorie de la religion dans l'esprit de son livre *La violence et le sacré*³,
- originalité du christianisme par la manière dont il assume et désamorce la violence,
- conséquences historiques pour le monde occidental.

I. Le désir mimétique et son processus évolutif

La thèse toute entière repose sur l'importance reconnue à la mimesis, c'est à dire l'imitation, dans le développement humain.

Cette imitation se rencontre déjà dans le comportement des animaux supérieurs, mais avec l'homme, elle prend une dimension nouvelle et tout à fait considérable, en particulier à partir de l'avènement du langage. René Girard écrit :

« La théorie mimétique, seule susceptible de fonctionner à la fois au niveau animal et au niveau humain, est seule susceptible, par conséquent, d'éliminer toute rupture métaphysique entre les deux règnes et aussi toute confusion illégitime, puisque le mimétique va fonctionner dans chacun de ces règnes à un régime très différent. Le mimétique, d'autre part, du fait même que, sans lui être étranger, il précède le langage et le déborde de tous côtés, permet (...) d'introduire, du même coup, le principe du *feedback* et la menace du *runaway* (la rétroaction positive) dans tous les rapports interindividuels ».

¹ Ancien professeur à l'université Paris I (Panthéon-Sorbonne). E-mail : gerard.donnadieu@wanadoo.fr

² R. Girard (1978), p.143.

³ R. Girard (1972).

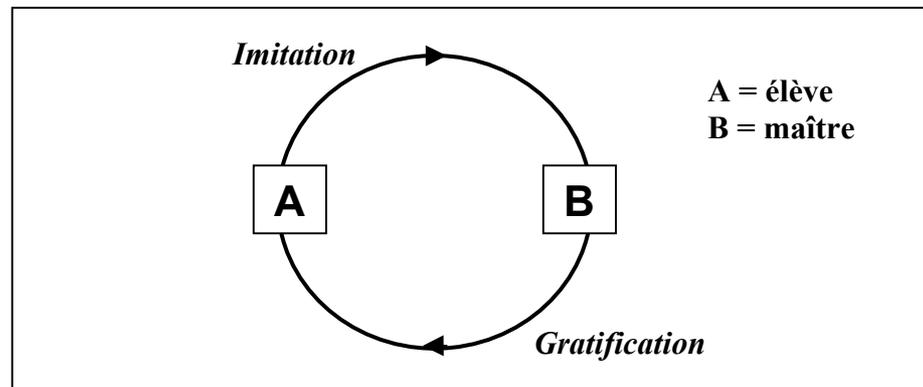
Avec l'avènement du langage et de la pensée symbolique, le désir va en effet revêtir chez l'homme une forme nouvelle, de plus en plus marquée par son appartenance à la socio-culture. Comment se met en place ce désir et quelles sont ses issues habituelles ?

1 - Mise en place du désir mimétique

La mise en place du désir mimétique peut être décomposée en trois phases successives :

A) 1ère phase : l'induction ou la "boucle de l'apprentissage»

Figure 1



L'élève imite spontanément le maître, lequel le gratifie (tendresse, bons points, bonnes notes, etc.) lorsque l'imitation est réussie. Il se met ainsi en place une boucle de rétroaction positive (renforcement de la tendance) qui va jouer en faveur d'une imitation de plus en plus parfaite.

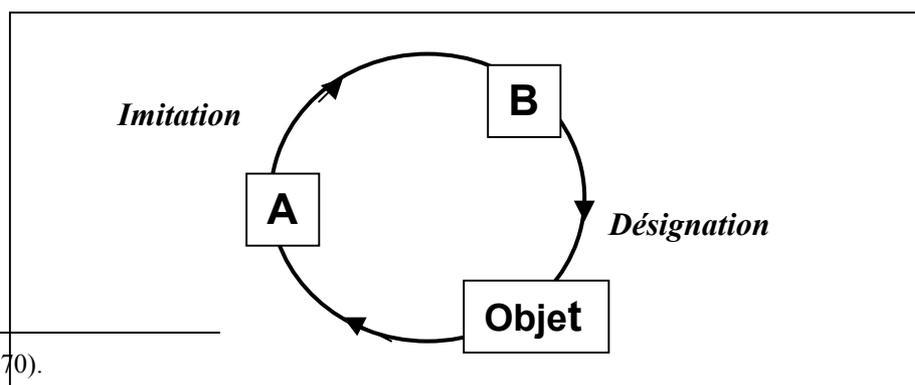
Ce comportement commence dès les premiers jours de la naissance pour le petit enfant par rapport à sa mère. Il va jouer pour les premiers apprentissages (motricité et surtout langage) qui vont conditionner ensuite tous les autres. A cet âge, la gratification est purement affective (tendresse maternelle) et repose donc sur les primo-câblages du cerveau.

Contre-exemple : les enfants-loups ou enfants-singes élevés par des animaux. On sait que passé l'âge de 2 ans, ces enfants ne peuvent plus être réinsérés dans une société humaine. Leur cerveau a été irréversiblement câblé sur un modèle a-humain.

B) 2e phase : l'objectivation ou « la prise de relais »

C'est en effet une des caractéristiques de l'humain que son désir, à la différence de l'animal, ne puisse être que très faiblement désigné par l'instinct. Selon Konrad Lorenz⁴ « l'homme est l'animal de la régression de l'instinct »; il naît *prématuré* et ses connexions neuronales se mettent en place au cours des premières années de la vie, par apprentissage. C'est sous l'influence de l'autre, et par effet d'imitation, que nous apprenons peu à peu ce qu'il faut désirer.

Figure 2



⁴ K. Lorenz, (1970).

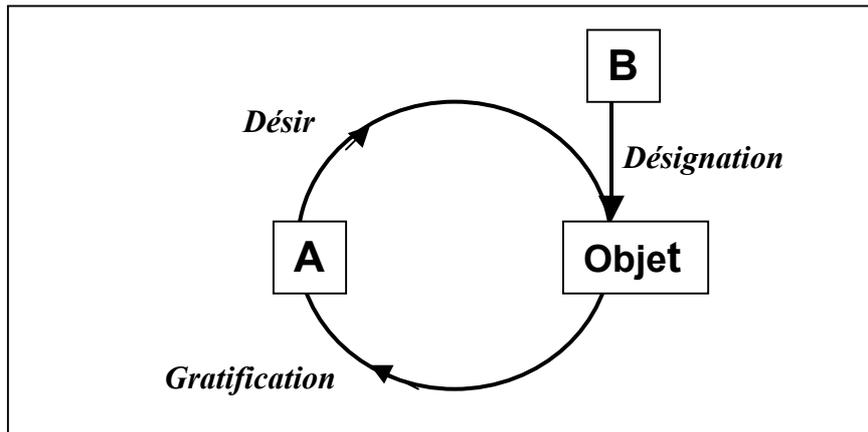
Gratification

Par son exemple, le maître B désigne à l'élève A ce qu'il convient de désirer (l'objet du désir).

La possession de l'objet devient alors gratifiante... Et se substitue peu à peu à la gratification directe du maître.

C) 3e phase : l'envol du désir ou la maturité

Figure 3



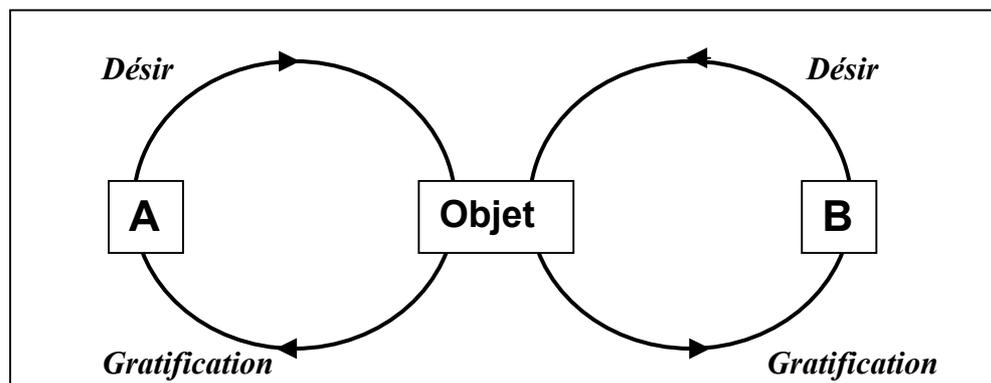
Le modèle (ou le maître) B s'exclut peu à peu du circuit. A désire l'objet pour lui-même et la possession de l'objet gratifie. Il peut devenir à son tour modèle pour d'autres imitateurs. Cependant, la genèse relationnelle du désir humain fait que l'autre (le modèle B) peut rarement être oublié dans le processus. L'autre demeure toujours celui qui nous a désigné le désir et c'est sous son regard - au moins moral - que nous possédons l'objet.

A ce stade, deux évolutions sont alors possibles qui conduisent à des effets diamétralement opposés.

2 - *Le mimétisme de coopération ou la « bonne réciprocité »*

C'est le processus que l'on rencontre – au moins partiellement - dans toutes les formes d'association humaine qui conduisent à la CRÉATION DE SURPLUS. Non seulement l'objet du désir est partageable entre les différents partenaires mimétiques, mais il ne peut être atteint que par leur association (jeu à somme positive). Chacun se le désigne mutuellement et l'acquisition commune gratifie chaque participant.

Figure 4



Ce type de comportement est habituellement l'occasion pour un groupe de mettre en œuvre des conduites d'inventions et d'adaptation. Il le fait sortir d'une LOGIQUE DE PRÉDATION (qui est la logique animale) pour l'ouvrir sur une LOGIQUE DE CRÉATION.

Dans ce cheminement, deux types de biens sont à distinguer :

- ceux qui sont divisés par le partage : l'avoir, le pouvoir, l'argent, le sexe... ; leur nature de «ressource rare» met assez vite une limite à la coopération;
- ceux qui sont multipliés par le partage : la connaissance, l'art, la fête... ; de ce fait, ils se prêtent particulièrement bien au processus de la bonne réciprocité.

On notera que ces derniers sont de nature symbolique ; ils supposent l'accès à la culture.

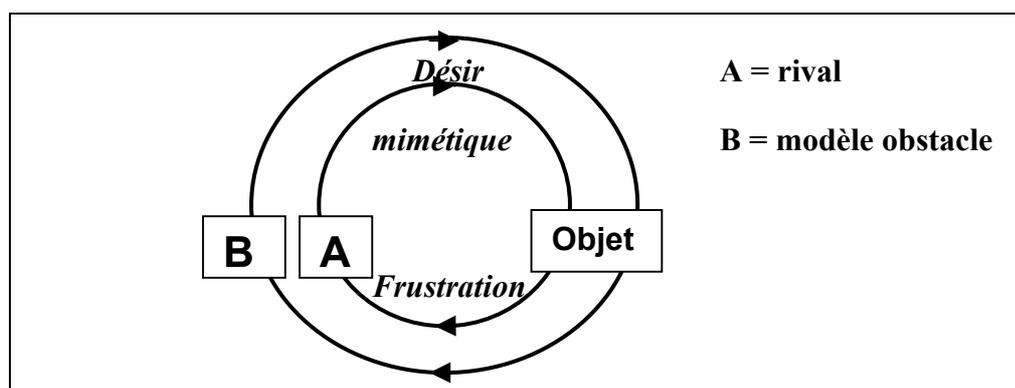
3 - Le mimétisme d'appropriation ou la « réciprocité mauvaise »

Il est la parfaite illustration du *runaway* qui ne peut se résoudre que dans la montée aux extrêmes et la crise paroxysmique. Le processus peut être décrit en deux temps :

A) 1er temps : l'enclenchement de la « lutte des doubles »

L'autre, qui est mon MODÈLE en me désignant l'objet du désir, s'avère également être le principal OBSTACLE s'opposant à ma satisfaction. L'objet en effet lui appartient et il est de plus difficilement partageable (ressource rare, enjeu de pouvoir, gloire...). Plus il s'oppose alors à mon désir, plus ma frustration grandit et l'objet me devient indispensable. C'est en cela que réside la RIVALITÉ MIMÉTIQUE.

Figure 5

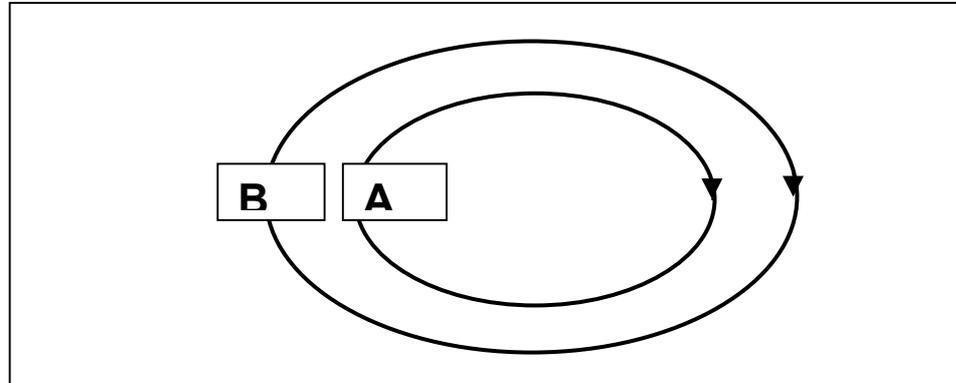


René Girard écrit à ce sujet : « Toute valeur d'objet croît en proportion de la résistance que rencontre son acquisition. Et c'est aussi la valeur du modèle qui grandit. L'un ne va pas sans l'autre. Même si le modèle ne jouit pas au départ d'un prestige particulier, même si le sujet est d'abord étranger à tout ce que recouvrira bientôt le terme de prestige - *praestigia* : fantasmagories, sortilèges - tout cela va sortir de la rivalité elle-même ».

B) 2ème temps : l'emballement mimétique

Dans cette escalade de l'imitation/ appropriation, l'objet du désir finit par paraître secondaire et il est même totalement oublié (c'est facilité par le caractère non instinctuel du désir humain, comme nous l'avons vu). Ne restent plus alors en présence que les deux protagonistes engagés dans une lutte mimétique sans merci.

Figure 6



A ce stade, l'issue ne se trouve que dans la montée aux extrêmes qui est généralement la violence paroxysmique. Quand tout un groupe humain se trouve embarqué dans ce mécanisme terrifiant, la conséquence peut en être l'éclatement du groupe et sa disparition. A l'aube de l'humanité, on peut supposer que ce phénomène a dû se produire plusieurs fois avant que ne soit trouvé un moyen pour contrôler la violence mimétique. Ce moyen quel est-il ?

II . La résolution sacrificielle et l'invention de la religion

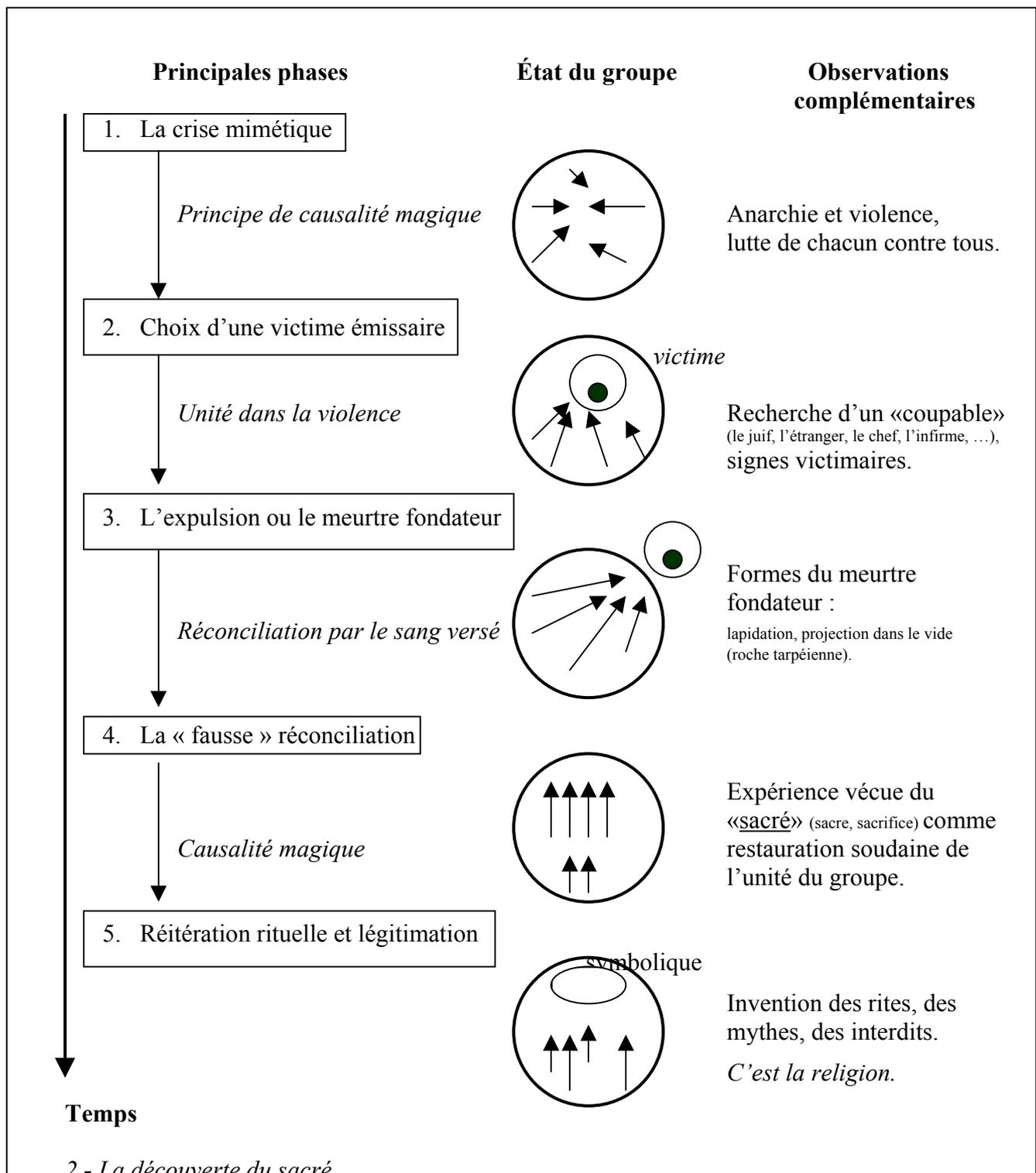
Aussi paradoxal que cela paraisse, le moyen trouvé par les premières sociétés humaines pour s'extraire de la violence mimétique a consisté à immoler, au paroxysme de la crise, une victime innocente (meurtre fondateur).

1 - Le mécanisme sacrificiel

Ce mécanisme sacrificiel est à l'origine de toutes les religions, et partant, de toutes les cultures humaines. Pour René Girard⁵, les religions ont même été inventées à cet usage exclusif.

Figure 7

⁵ R. Girard (1982).



Elle est directement liée au sacrifice, lequel se développe au long des phases 2, 3 et 4. Le sacré est vécu en effet comme une force transcendante qui vient soudainement réconcilier la communauté alors que cette dernière se trouve au paroxysme de la violence dans laquelle l'a plongée la crise mimétique. Pour expliquer l'amorçage du sacrifice, René Girard observe que c'est par besoin de trouver une explication à leur malheur que les hommes se mettent en quête d'un coupable. Ce n'est donc pas par passion irrationnelle que

le meurtre va être commis, mais bien au contraire parce que l'on entend trouver une cause rationnelle à la crise. Certes, cette cause est fictive, elle n'a rien de scientifique et obéit à une logique de type magique, mais elle n'en est pas moins *rationnelle* aux yeux des protagonistes. Quant au choix de la victime émissaire, à son immolation violente et à la bienheureuse réconciliation qui en résulte, René Girard explique : « On comprend sans peine pourquoi et comment le mécanisme du bouc émissaire vient parfois interrompre ce processus. L'instinct aveugle de représailles, l'imbécile réciprocité qui précipite chacun sur l'adversaire le plus proche et le plus visible, ne se fonde sur rien de vraiment déterminé : tout peut donc converger à peu près n'importe quand, mais de préférence à l'instant le plus hystérique, sur à peu près n'importe qui. Il n'y faut qu'un début de convergence purement accidentel d'abord ou motivé par quelque signe victimaire. Qu'une cible potentielle paraisse un tant soit peu plus attirante que les autres il n'en faut pas plus pour que l'ensemble bascule d'un seul coup dans la certitude sans contradiction concevable, la bienheureuse unanimité réconciliatrice... »⁶. C'est dans ce phénomène soudain, mystérieux et extraordinaire de réconciliation communautaire que réside l'expérience du sacré.

Cependant, il sera généralement porteur de quelque différence (les signes victimaires) qui le désignera à l'attention du groupe. A la victime exécrée et justement punie, cause du malheur de la communauté, va se superposer tout aussitôt la vénération pour la victime transfigurée qui vient, magiquement, restaurer l'unité du groupe, René Girard écrit : « Si les groupes humains peuvent tomber malades en tant que groupes pour des raisons qui tiennent à des causes objectives ou qui ne tiennent qu'à eux-mêmes, si les rapports au sein des groupes peuvent se détruire puis se rétablir à la faveur de victimes unanimement exécrées, il est évident que les groupes vont se remémorer ces maladies sociales conformément à la croyance illusoire qui en facilite la guérison, la croyance en la toute-puissance des boucs émissaires. A l'exécration unanime, de celui qui rend malade, par conséquent, doit se superposer la vénération unanime pour le guérisseur de cette même maladie »⁷. C'est de cette expérience du sacré, absolument générale dans les premières sociétés humaines, que vont sortir les religions.

3 - L'invention des religions

La religion naît en phase 5, lorsque le groupe va essayer de rendre compte et de tirer les leçons de l'expérience qu'il vient de faire, ceci dans le but bien précis d'éviter le renouvellement de la crise qui a failli entraîner sa perte. Pour ce faire, trois types de productions sociales sont utilisés :

A) La mythologie

Il s'agit d'une tentative de se remémorer, puis d'expliquer *rationnellement*, en termes d'épiphanie religieuse, ce qui a été vécu et donc, d'une certaine manière, de le légitimer. Les mythes, en termes souvent très poétiques, vont donc raconter l'histoire de la victime émissaire divinisée. Cette histoire archétypale se reconnaît aisément dans la plupart des mythes des sociétés primitives. Par contre, dans les sociétés plus récentes, on observe que l'évolution de la mythologie s'effectue toujours dans le sens d'un effacement des traces de la violence fondatrice. Néanmoins, des traces subsistent toujours qui finissent par apparaître au regard exercé. René Girard observe : « Les dieux olympiens de la Grèce

⁶ R. Girard, (1978).

⁷ R. Girard, (1978).

classique ne sont plus des victimes, mais ils commettent encore la plupart des crimes stéréotypés qui justifient la mise à mort du délinquant dans d'autres mythologies »⁸.

B) Le rite

On espère par une répétition des gestes extérieurs qui ont conduit à la réconciliation communautaire, reproduire les effets bénéfiques de cette réconciliation. Et ceci, en vertu du principe qu'il faut toujours refaire ce qu'a fait ou subi la victime, si ce fut bénéfique pour le groupe. Dans leurs formes les plus primitives, les rites sont encore très près du meurtre fondateur. Ceci explique la pratique générale des sacrifices humains dans les premières sociétés humaines. Puis, peu à peu et comme pour les mythologies, le rite perd son caractère sanglant pour devenir de plus en plus symbolique. Dans une première phase, on remplace les sacrifices humains par des sacrifices d'animaux, puis ces derniers disparaissent à leur tour.

C) L'interdit

On édicte des normes impératives de comportement visant à couper à la source l'amorçage du cycle infernal du désir mimétique. Et cela, en vertu du principe qu'il ne faut jamais refaire ce qu'a fait la victime si ce fut maléfique pour le groupe. Probablement, on trouve là l'origine d'un interdit aussi universel que le tabou de l'inceste. L'usage sans règle de la sexualité dans les sociétés primitives a dû conduire à des emballements mimétiques absolument catastrophiques pour la survie de la communauté. Les interdits alimentaires, corporels, vestimentaires obéissent, pour peu que l'on cherche bien, à des raisons du même ordre.

4 – L'émergence de la culture

Par l'invention de la religion, l'homme quitte l'état de nature qui caractérise sa condition animale, pour entrer dans l'état de culture, spécifique de l'ordre humain.

Qu'est ce en effet que la culture sinon ?

- Une tentative pour expliquer l'ordre du monde et de la société (philosophie, sciences, littérature). Or les mythes sont bien, à l'aube de l'histoire humaine, cette première ébauche d'explication.
- Une action pour créer un ordre symbolique qui renvoie à une signification profonde ou cachée. Tel est bien l'enjeu de tous les arts (musique, danse, poésie, peinture, sculpture, éloquence, théâtre, ...) dont la mission est de représenter et de signifier le beau et le vrai. Or, quelles sont les premières représentations symboliques, sinon celles des rites !
- Une tentative d'harmoniser les rapports entre les hommes selon un certain nombre de règles morales (l'éthique).

Or quelles sont les premières règles morales, sinon les interdits !

Ces observations conduisent René Girard à affirmer : « Toute l'humanité sort du religieux ». La religion apparaît ainsi comme la matrice, le noyau fondateur de toute culture humaine, et partant, de toute civilisation. Or, tout ce processus repose, en dernière analyse, sur un crime et une imposture : le meurtre d'une victime innocente - la croyance que ce meurtre a réconcilié la communauté. La réconciliation sacrificielle est en effet une fausse réconciliation. La cause véritable de la crise - le désir mimétique qui a poussé les

⁸ R. Girard (1978).

protagonistes les uns contre les autres - n'est en aucune manière traitée. Elle reste entière et prête à amorcer à nouveau la spirale de la mauvaise réciprocité. C'est pourquoi il faut, par un rituel sacrificiel (qui n'est pas toujours innocent, car on immole de nouvelles victimes) réitérer l'événement réconciliateur.

III. La place et l'originalité de « l'événement chrétien » dans l'histoire universelle de la violence

Alors que la mauvaise réciprocité est déjà installée et que la question qui se pose est *comment en sortir ?*, le judéo-christianisme va proposer une autre réponse que la fausse réconciliation sacrificielle. En cela consiste, pour René Girard, sa grande originalité.

A cette fin, la résolution judéo-chrétienne procède en deux étapes :

- par le dévoilement du mécanisme sacrificiel d'abord ;
- puis, par l'annonce du chemin qui permet d'amorcer réellement la bonne réciprocité.

1- Le dévoilement

Selon René Girard, la Bible agit comme force de révélation du mensonge immémorial, c'est-à-dire du *mécanisme sacrificiel* fondateur de toute culture. Là se trouve d'ailleurs la véritable signification du péché originel de l'humanité. Et ce qui, dans l'Ancien Testament, puis dans les Évangiles, est personnifié par Satan (du grec : *scandalon* : obstacle), conformément aux représentations littéraires de l'époque, doit être interprété comme ne faisant « qu'un avec les mécanismes circulaire de la violence ». « Satan est le nom du processus mimétique dans son ensemble » écrit René Girard⁹. Par quoi se manifeste ce dévoilement ?

Essentiellement par une singularité tout à fait remarquable des textes bibliques. Certes, une lecture superficielle semble montrer que les mythes bibliques reproduisent, à quelques variantes près, le modèle sacrificiel. En réalité, les textes bibliques se coulent dans le moule sacrificiel pour mieux le subvertir et le faire éclater. Ceci, déjà très apparent dans un certain nombre de livres de l'Ancien Testament, devient aveuglant de clarté dans le récit de la Passion du Christ où le mécanisme victimaire se trouve entièrement dévoilé. « Ce sont les trois grands piliers de la religion primitive, les interdits, les sacrifices et les mythes qui sont subvertis par la pensée judéo-chrétienne ».

A) Les mythes

La Bible rompt avec la causalité magique qui justifie et sacralise la persécution. Le récit se place toujours du point de vue de la victime et jamais de celui des persécuteurs. Toute l'histoire d'Israël elle-même est une histoire écrite du point de vue des vaincus - et pas des vainqueurs - ce qui est proprement inouï, car les vainqueurs imposent toujours leur lecture de l'histoire à la postérité !

Dès les premiers écrits, ceci transparaît dans le meurtre d'Abel par Caïn, dans l'histoire de Joseph vendu par ses frères, dans les écrits de la captivité. Un nombre considérable de psaumes apparaissent comme autant de cris de souffrance de la victime injustement tourmentée, et d'abord le célèbre psaume 21 (« Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ») auquel fit référence Jésus en croix. Les terribles imprécations de certains de ces psaumes - qui choquent aujourd'hui notre « bon goût » - doivent être interprétés comme des appels au secours de la victime émissaire qui voit refermer autour d'elle le mur haineux de ses persécuteurs. Mais c'est bien sûr avec le récit de la Passion qu'éclate

⁹ R. Girard (1999).

la subversion Judéo-chrétienne. La victime est présentée de bout en bout comme la plus innocente qui puisse être ; elle a raison contre tout le peuple rassemblé. Elle est désignée par le terme d'agneau de Dieu... Agneau au lieu de bouc, le glissement sémantique est révélateur de l'opinion biblique et évangélique ! René Girard observe : « En subissant la violence jusqu'au bout, le Christ révèle et déracine la matrice structurale de toutes les religions, même si, aux yeux d'une critique insuffisante, ce n'est qu'à une nouvelle production de cette matrice qu'on a affaire dans les Évangiles »¹⁰.

Par rapport à toutes les mythologies, l'Évangile dévoile clairement le mécanisme sacrificiel de la persécution et le qualifie comme ce qu'il ne faut pas croire ! L'Évangile est ainsi le premier texte de dévoilement intégral du mécanisme sacrificiel. Qu'on le veuille ou non, ce dévoilement marque ensuite toute l'histoire de l'humanité, alors même que sa vérité a d'énormes difficultés à se répandre. C'est que, comme le remarque René Girard, cette vérité est loin d'aller de soi. « Si loin d'être une invention gratuite, le mythe est un texte faussé par la croyance des bourreaux en la culpabilité de leur victime, aussi bien d'ailleurs qu'en sa divinité. Si les mythes, en d'autres termes, incarnent le point de vue de la communauté réconciliée par le meurtre collectif, unanimement convaincue qu'il s'agit là d'une action légitime et sacrée, voulue par la divinité elle-même, et qu'il n'est pas question de répudier, de critiquer ou d'analyser, l'attitude qui consiste à réhabiliter la victime et à dénoncer les persécuteurs n'est pas quelque chose qui va de soi »¹¹.

B) Les sacrifices

La Bible va, de la même manière que pour les mythes, répudier le culte sacrificiel, lequel n'est rien d'autre que la répétition rituelle du meurtre fondateur et de sa fausse réconciliation. Par opposition aux religions avoisinantes, ce rejet apparaît déjà dans les premiers écrits bibliques, et en particulier dans la célèbre histoire d'Abraham et de son fils Isaac. Dès cette époque, le sacrifice d'un animal (un bouc!) se voit substitué au sacrifice humain. Mais c'est surtout au niveau des grands textes prophétiques que le sacrifice tout court se voit purement et simplement répudié, comme n'intéressant absolument pas Dieu. Cet enseignement sera repris par Jésus à qui l'évangéliste Mathieu fait dire : « Allez donc apprendre le sens de cette parole : c'est la miséricorde que je désire et non le sacrifice ». Quant à la mort du Christ, victime émissaire idéale, elle dévoile par l'absolue innocence de Jésus, la vanité de tout sacrifice. « Jésus ne meurt pas dans un sacrifice, mais contre tous les sacrifices », écrit René Girard.

C) Les interdits

C'est sans doute dans l'Évangile que cette subversion des interdits est la plus flagrante. Non pas que Jésus dénonce la loi judaïque dans son principe ! Simplement, il la relativise en permanence lorsqu'elle se trouve en concurrence avec les exigences de l'amour du prochain. Ainsi, il n'hésite pas à violer le shabbats pour guérir les malades - à violer les interdits alimentaires pour prendre un repas avec des non-juifs - à violer les prescriptions légales pour pardonner à la femme adultère - à rompre la solidarité religieuse et nationale pour *pactiser* avec l'occupant romain (l'histoire du denier à César et ses rapports avec le centurion).

Cette attitude de Jésus face aux interdits sera théorisée par St Paul qui verra dans l'amour divin la libération de l'esclavage de la loi.

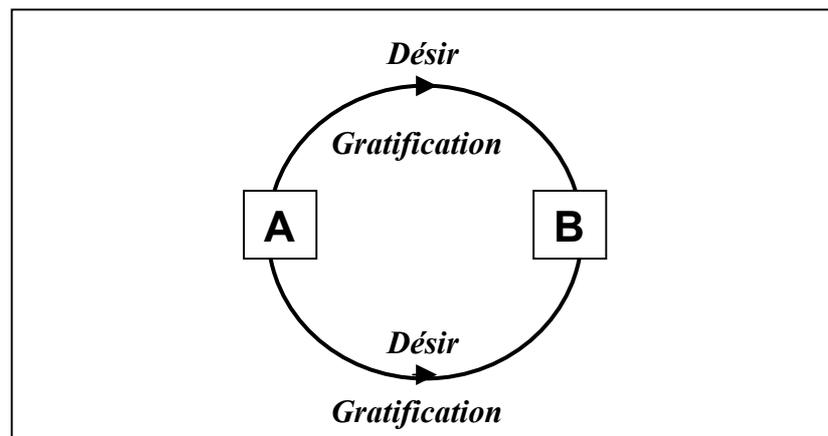
2 - La voie de la bonne réciprocité

¹⁰ R. Girard (1978).

¹¹ R. Girard (1978).

Mais naturellement les Évangiles, à la suite de toute la Bible, ne se contentent pas de dévoiler le *mensonge immémorial*. Ils proposent également la voie permettant d'amorcer la *bonne réciprocité* et d'échapper à la spirale mortifère de la *lutte des doubles*. Elle constitue tout l'enjeu des paraboles sur le Royaume, sur l'amour du prochain et du discours des Béatitudes (Heureux les pauvres, heureux les doux, les assoiffés de justice, les artisans de paix, les persécutés, ... etc.). L'amour du prochain est, bien évidemment, au cœur du processus, mais avec une définition du prochain - et c'est là la grande originalité de l'Évangile et en même temps son apparente utopie - qui s'applique à l'ennemi ou au persécuteur. Pour Jésus, le Royaume de Dieu, écrit René Girard, « c'est l'élimination complète et définitive de toute vengeance et de toutes représailles dans les rapports entre les hommes ». L'objectif est d'installer la bonne réciprocité au sein de la relation à l'autre, ainsi que le montre la figure 8.

Figure 8



L'autre est pris comme objet du désir et répond normalement à ce désir par son propre désir. Il y a gratification mutuelle et cela débouche sur une logique particulièrement bénéfique de « construction de l'homme par l'homme ».

Mais pour souhaitable et utile que soit cet objectif, il ne donne pas la clef pour sortir de la mauvaise réciprocité. De plus, la bonne réciprocité est instable par nature ; en quelque sorte, et à l'instar de la monnaie, *la mauvaise réciprocité chasse la bonne*. Que l'autre me gratifie moins que je ne l'escompte et je puis être tenté à mon tour de le moins gratifier. Insensiblement, il y a inversion de polarité de la boucle ago-antagoniste et on amorce la spirale de la mauvaise réciprocité : la vie commune devient un enfer, la famille se déchire, la communauté se désagrège et finit par s'entretuer. C'est bien d'ailleurs pourquoi, à l'aube de l'humanité, c'est la mauvaise réciprocité qui s'installe avec tous ses effets catastrophiques... Dont on ne s'échappe très provisoirement que par le mécanisme sacrificiel. La seule voie non seulement pour s'installer durablement dans la bonne réciprocité, mais passer de la mauvaise réciprocité à la bonne, réside nécessairement dans le pardon évangélique des offenses, lequel implique en ultime conséquence de pardonner à ses persécuteurs et d'aimer ses ennemis. Comme l'observe René Girard : " Puisque la violence est mimétique, puisque personne ne se sent jamais responsable de son premier jaillissement, seul un renoncement inconditionnel peut aboutir au résultat souhaité ".

Ce pardon des offenses, Jésus devait lui-même le pratiquer jusqu'à la mort en pardonnant à ses propres bourreaux, " car ils ne savent pas ce qu'ils font ". Le persécuteur est en effet le plus souvent mû inconsciemment par le mécanisme sacrificiel du bouc émissaire. La véritable solution n'est donc pas de venger la mort de l'innocent mais de dessiller les yeux du persécuteur en faisant éclater l'innocence d'une victime qui pardonne à son bourreau, René Girard observe : " Il s'agit, en somme, de retourner la mauvaise réciprocité

universelle, qui ne profite à personne et qui nuit à tous les hommes, en une bonne réciprocité".

Ce programme, Jésus s'est efforcé de le vivre dans toutes ses exigences, lesquelles ne pouvaient inmanquablement le conduire qu'à la mort violente, comme le note René Girard : "Si tous les hommes aimaient leurs ennemis, il n'y aurait plus d'ennemis. Mais si les hommes se dérobaient au moment décisif, que va-t-il arriver au seul qui ne se dérobe pas ? Pour lui, la parole de vie se transforme en parole de mort". Ce faisant, Jésus par sa mort, reproduit une nouvelle fois l'image multi-millénaire de la victime émissaire, mais en même temps, il dévoile pour la suite des temps son mécanisme mensonger, enseigne du même coup le chemin de la bonne réciprocité et donne aux hommes le soutien décisif qui doit leur permettre de s'engager sur ce chemin. Cependant, et même s'il est la seule réponse authentiquement cohérente permettant de sortir à terme de la violence mimétique, un tel programme peut paraître, soit contre nature, soit effroyablement idéaliste.

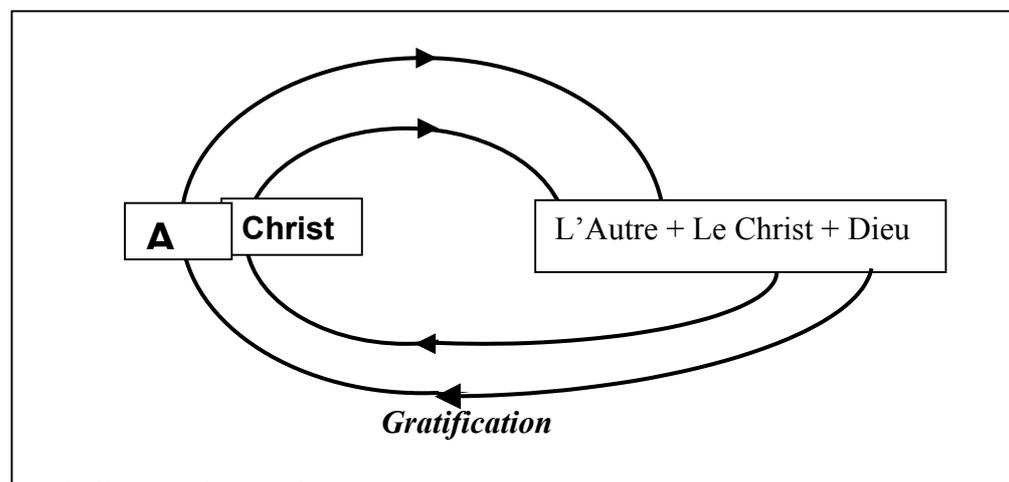
En tous cas, il risque d'apparaître hors de portée de la plupart des hommes.

3 – Le moyen

Le problème pourrait sembler insoluble si les Évangiles ne proposaient en même temps le moyen ou plus précisément l'énergie « spirituelle » permettant aux hommes de s'extraire de la violence immémoriale de la mauvaise réciprocité. Ce moyen repose sur une suite d'identifications très subtiles dans lesquelles on trouve successivement :

- le désir mimétique jouant désormais en faveur de l'imitation du « modèle » Jésus-Christ ;
- le prochain, assimilé à un double du Christ et désigné ainsi comme objet du désir ;
- la gratification comme réponse du Christ assimilée à la manifestation la plus intime de Dieu (son Verbe) qui se révèle comme Dieu de tendresse et d'amour.

Figure 9



Reprenons, l'un après l'autre, chacun de ces trois aspects :

A) La contagion mimétique de la vie de Jésus

Par son exemple, Jésus démontre qu'il est possible pour un homme de pratiquer, jusqu'au bout et quoi qu'il en coûte, la bonne réciprocité. Il est celui qui répond au mal par le bien et, en quelque sorte, gratifie autrui au-delà de toute justification.

Pour le disciple, fasciné par cette existence hors du commun, Jésus apparaît comme le modèle le plus parfaitement humain qui n'ait jamais existé. Et depuis 2000 ans, cette fascination mimétique n'a pas cessé.

B) L'Autre désigné comme double de Jésus et objet du désir

Ici se situe sans doute le glissement le plus hautement significatif. Ce n'est pas seulement par imitation de Jésus - en quelque sorte pour faire plaisir au maître - que nous sommes conviés à prendre l'Autre comme objet du désir, mais beaucoup plus fortement parce que dans cet autre nous est montrée la figure du Christ et du Christ outragé et persécuté.

La préférence évangélique pour les faibles, les petits, les pauvres, les malades, les infirmes, les étrangers,...(on reconnaît là un grand nombre de signes victimaires) est la conséquence la plus immédiate de cette identification. Ceci transparait clairement dans la parabole du jugement dernier, « Ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le ferez ».

La charité évangélique n'est donc pas, comme certains l'imaginent parfois, une sorte de morale philanthropique particulièrement noble et élevée, et de ce fait difficilement praticable. Rien n'est plus étranger à l'esprit du christianisme qu'une morale de devoir (les interdits et la loi). C'est le désir, bien au contraire, et le plus violent qui soit, qui se trouve mis au cœur de la relation à l'autre.

C) La révélation de la tendresse de Dieu

Ce désir, à la différence de la lutte des doubles, ne débouche pas sur une frustration croissante mais sur une gratification illimitée. Et c'est ici qu'intervient la troisième identification : le Christ est non seulement désigné comme la figure archétypale de l'Autre, mais comme l'image même de Dieu, Père de tendresse et de miséricorde : « Qui me voit a vu le Père », déclare Jésus.

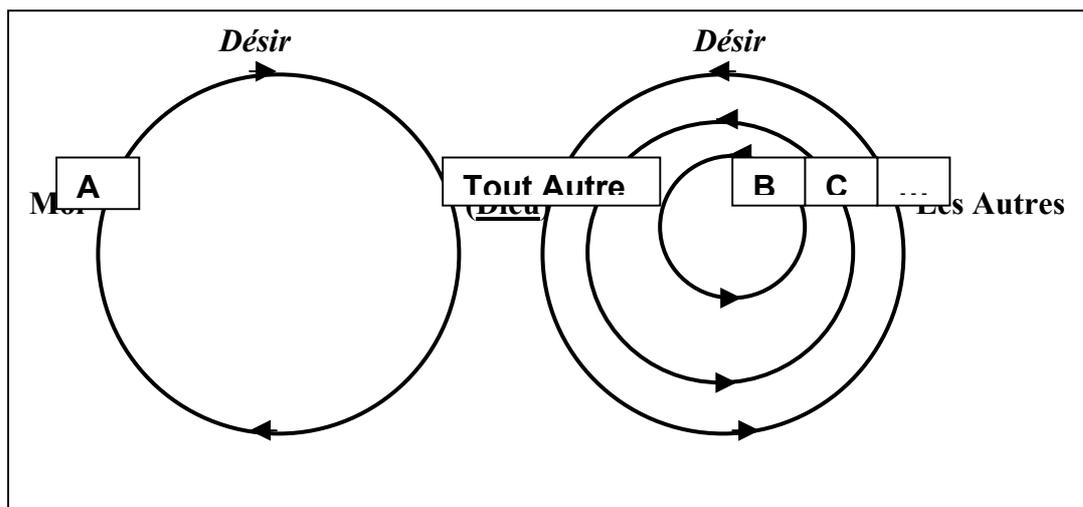
Dans la Bible, cette tendresse du Dieu-Père transparait dans une multitude de textes. Elle court tout au long des Psaumes, elle est présente dans les grands écrits prophétiques. L'histoire du peuple juif n'est elle-même rien d'autre qu'une suite ininterrompue d'infidélités et d'oublis auxquels répond chaque fois la fidélité miséricordieuse de Dieu, source inépuisable de pardon et de tendresse.

En quelque sorte, la bonne réciprocité de Dieu surabonde là où ne demande qu'à s'installer la mauvaise réciprocité des hommes. En agissant de la sorte, Dieu se révèle à la fois comme :

- le Tout Autre de l'homme,
- un objet de désir indéfiniment partageable,
- une source inépuisable de gratification.

Pour être tout cela à la fois, il faut que Dieu soit déjà en lui-même bonne réciprocité. Ce que Saint-Jean exprima en disant « Dieu est amour ». Ceci suppose que l'intimité même de Dieu, si l'on peut s'exprimer ainsi, soit de nature relationnelle, s'identifie à un foyer de bonne réciprocité. Telle est, en termes modernes, la signification de la Trinité chrétienne, probablement la réflexion la plus audacieuse et la plus subtile jamais élaborée sur l'être même de Dieu.

Figure 10



D) Récapitulation

Cette suite d'identifications revient, en pratique, à postuler qu'il existe quelque part une source inépuisable de bonne réciprocité - le Dieu du judéo-christianisme qui s'est manifesté en Jésus-Christ – et qui en permanence, ré-alimente les hommes. Livrés à eux-mêmes, ces derniers ne pourraient sans doute pas résister à la dérive entropique de la mauvaise réciprocité. Mais se sachant aimés de Dieu au-delà de toute mesure et de toute justification (gratifiés sans cause), ils peuvent à leur tour aimer leur prochain sans espérer, en retour, de gratification.

On notera que pour qu'un tel mécanisme se mette en place et fonctionne, point n'est besoin, à la limite, qu'il soit vrai (au sens que les religions donnent à ce mot).

Il suffit que des hommes, y croient et commencent à le mettre en pratique !

4 - Les conséquences historiques de « l'événement chrétien »

On doit normalement s'attendre à ce que les civilisations et les cultures qui ont été, à des degrés divers, influencées par « l'événement chrétien », y aient puisé un certain nombre de caractéristiques tout à fait singulières. Et c'est bien, selon René Girard, ce que l'on observe ; mais quelquefois sous forme paradoxale où peuvent abonder les effets pervers, tant le processus initialisé par le christianisme est loin de se dérouler partout en conformité avec la prédiction évangélique.

A partir du moment où l'Évangile est annoncé aux hommes, et même si ces derniers le rejettent avec violence, l'équilibre de la culture et de la société se trouve nécessairement modifié. Il n'est en effet au pouvoir de quiconque d'empêcher le dévoilement de ce qui était jusqu'alors demeuré caché.

Et c'est pourquoi le christianisme va marquer si fortement l'histoire de l'Occident, région du monde où l'Évangile se trouve prêché en premier.

1 – La « ruse » évangélique

Une question se pose d'abord, elle porte sur l'établissement du christianisme comme religion historique. Comment une telle « révélation » aussi radicalement contre-nature (au sens où le mécanisme sacrificiel apparaît vraiment comme universel) a-t-elle pu se répandre ? Normalement, le Christ aurait dû mourir sans postérité !

Tout simplement en rusant, avec le mécanisme sacrificiel et en rendant pénible une lecture à deux niveaux, qui permet dans un premier temps au christianisme de se répandre, pour manifester, dans un second temps, tous ses effets de dévoilement.

1^{er} temps : La lecture sacrificielle du texte évangélique

Bien que constituant un contre-sens complet, elle est de loin la plus facile et la plus « naturelle ». Il suffit de s'appuyer sur la lettre du texte biblique et de ne pas trop chercher à en percer le sens véritable. Le contenant, en quelque sorte, est préféré au contenu (remarquons au passage, que ceci permet de transmettre sans altération le contenu) !

Cette lecture a été spontanément adoptée par les peuples barbares auxquels le christianisme a été prêché au cours des premiers siècles. Leur conversion était d'autant plus aisée que la nouvelle religion leur paraissait en continuité avec la religion sacrificielle à laquelle ils avaient cru et sacrifié durant des millénaires. Bien entendu, les juifs qui se convertissaient au

christianisme ne pouvaient partager une telle méconnaissance. Mais ils étaient très minoritaires. Il en allait de même des théologiens et pères de l'église (St Ambroise par exemple) dont les écrits - non sacrificiels - ne dépassaient guère le cercle des clercs et des lettrés.

La lecture sacrificielle va donc s'imposer dans l'Occident chrétien sous une forme particulièrement simplifiée et caricaturale :

« Dieu exige une victime pour venger son honneur, et cette victime sera son propre fils, seul sacrifice digne de la grandeur divine ! ».

René Girard observe :

« Grâce à la lecture sacrificielle, pendant quinze ou vingt siècles, il a pu exister ce qu'on appelle la chrétienté, c'est-à-dire une culture fondée comme toutes les cultures, au moins jusqu'à un certain point, sur des formes mythologiques produites par le mécanisme fondateur ».

2^{ème} temps : La lecture non-sacrificielle

C'est bien entendu la seule qui rende compte de l'inspiration profonde des grands textes bibliques et des Évangiles. Et René Girard a vite fait de balayer l'interprétation sacrificielle de la Passion du Christ : « Si cet accomplissement sur terre passe nécessairement par la mort de Jésus, ce n'est pas parce que le Père en a décidé ainsi, pour d'étranges raisons sacrificielles ; ce n'est ni au fils, ni au Père qu'il faut demander la cause de cet événement, c'est à tous les hommes, c'est à la seule humanité ».

L'interprétation sacrificielle de la Passion est sans nul doute le plus grand malentendu de toute l'histoire des religions... Mais c'est en même temps le plus révélateur, René Girard observe : « C'est sur la méconnaissance d'un texte qui révèle de façon explicite le mécanisme fondateur que s'appuient les hommes pour refaire des formes culturelles encore sacrificielles »¹².

Une large part des chrétiens et du clergé n'a cessé de reproduire cette erreur qui marque la prédication chrétienne depuis quinze siècles. « Au lieu de lire les mythes à la lumière des Évangiles, ce sont les Évangiles qu'on a toujours lus à la lumière des mythes » précise René Girard.

Cette erreur n'est cependant pas éternelle. Même interprété de manière sacrificielle, le ferment subversif des Évangiles demeure... Voilé mais actif, il ne demande qu'à croître au fur et à mesure que se développe la capacité de discernement des peuples. Vient un moment où la lecture sacrificielle n'est plus tenable et où éclate le dévoilement évangélique.

Pour autant, la première lecture n'aura pas été entièrement inutile : elle aura permis de faire transiter le message évangélique durant des siècles d'obscurité, de travailler de l'intérieur la mentalité des peuples et de préparer ainsi la pleine révélation.

2 – La désacralisation

Une religion sans mythe, sans sacrifice et sans interdit est une religion qui évacue le sacré. Dieu n'est plus dans un lieu donné, un moment donné, un acte donné ; il est plus exactement là où s'amorce la bonne réciprocité. L'univers entier apparaît alors comme un champ relativement neutre, pleinement ouvert à l'initiative humaine pour autant que celle-ci vise le

¹² R. Girard (1978).

service du prochain. Il ne saurait donc y avoir de limite à priori au génie humain et à son effort de connaissance et de transformation de la nature et de la société.

La bonne réciprocité implique d'ailleurs de distinguer entre les différentes voies d'approche du réel, de « rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ». Dieu est intérieur à chacun de nous-même ; il est au cœur de nos rapports avec autrui. Et s'il est légitime, pour les chrétiens, de disposer de lieux et d'occasions de rencontre, c'est seulement afin de leur permettre de s'entraîner mutuellement dans la foi, certainement pas pour ériger ces lieux en espaces sacrés.

Désacralisation de la nature et sécularisation de la société apparaissent, de ce point de vue, comme des conséquences indirectes de la prédication évangélique. Ceci explique le rôle clé joué par l'Occident dans le progrès des sciences et des techniques, puis dans la mise en place de l'État de droit et de la démocratie (le système politique qui s'efforce, au plan institutionnel – mais bien entendu cela ne peut suffire – d'instaurer la moins mauvaise réciprocité). Comme l'observe René Girard : « L'essor scientifique et technologique est de toute évidence lié à la désacralisation de la nature ».

De manière plus générale, Mircea Eliade avait noté : "L'homme se fait lui-même, et il n'arrive à se faire complètement que dans la mesure où il se désacralise et désacralise le monde".

Ce mécanisme de désacralisation, amorcé dès les premiers siècles de la prédication chrétienne, momentanément freiné après la chute de l'empire romain, relancé à la Renaissance puis tout au long du XVIII et XIXème siècle, est entré aujourd'hui dans une phase nouvelle qui n'est pas sans poser, selon René Girard, un redoutable défi :

« Mais la désacralisation de la nature n'est qu'une première étape ; le franchissement du seuil scientifique par toutes les disciplines qui vont réellement mériter, désormais, l'appellation de sciences de l'homme, constitue quelque chose de beaucoup plus difficile et conduit à un stade plus avancé du même processus de désacralisation. L'humanité se trouve confrontée à un dilemme inéluctable : il faut que les hommes se réconcilient à jamais sans intermédiaire sacrificiel ou qu'ils se résignent à l'extinction prochaine de l'humanité ».

3 - Le grippage du mécanisme sacrificiel

Par suite de l'efficacité du dévoilement évangélique, le mécanisme sacrificiel fonctionne de plus en plus mal. En Occident, tout se passe comme si les hommes avaient implicitement accepté le diagnostic (le dévoilement) mais refusé le remède (l'amour du prochain et le pardon des offenses). Conséquence : le processus sacrificiel s'arrête généralement à la troisième phase (l'expulsion). Il y a toujours crise, il y a bien choix d'une victime émissaire, il y a meurtre ou expulsion de cette malheureuse victime. Mais l'effet réconciliateur n'intervient pas, car la victime est perçue tôt ou tard comme non coupable (ainsi des sorcières, des juifs, des hérétiques, ...).

Par rapport aux deux grandes phases de la résolution sacrificielle : la persécution/expulsion - la transfiguration/vénération (qui sont toutes deux faussement réconciliatrices, la 1ère dans la violence et la haine et la seconde dans la restauration de la paix), l'Occident n'a conservé que la première, car il lui est devenu impossible d'interpréter autrement que comme une persécution l'expulsion de la victime émissaire. La catégorie de la persécution apparaît d'ailleurs comme une production spécifique de l'Occident chrétien qui s'oppose en cela à toutes les autres civilisations. Non que ces civilisations ne soient pas persécutrices ; elles le sont autant sinon plus que la notre. Simplement, chez elles, la persécution reste toujours légitimée par le mécanisme sacrificiel et ne peut donc être réinterprétée selon la catégorie de la persécution. Certes, en Occident, la ré-interprétation persécutrice ne se réalise pas toujours tout de suite. Mais elle survient inévitablement : les procès de sorcellerie, les persécutions des juifs, la terreur révolutionnaire, les premiers staliniens, ... Finissant par être jugés pour ce qu'ils sont. La mythologie ne peut donc plus se mettre en place et la fausse réconciliation ne

peut plus s'établir, personne ne croyant à la transcendance d'une victime reconnue désormais comme non-coupable et injustement persécutée. Ceci a une conséquence tragique : à défaut d'accepter la vraie solution (la bonne réciprocité évangélique et le pardon des offenses), la réconciliation ne peut plus avoir lieu. La crise mimétique demeure donc et tend à s'aggraver. Et on cherche en permanence de nouveaux boucs émissaires pour remplacer en vain ceux qui n'ont pas fonctionné. Bref, la persécution s'aggrave... La violence s'étend.

4 – La recherche de substituts dans les idéologies-Moloch

Ces nouveaux boucs émissaires, l'Occident les a successivement recherchés dans les adversaires désignés par de grandes idéologies explicatrices et intégratrices. Depuis deux siècles, nous avons ainsi connu et continuons de connaître :

- l'idéologie de la révolution, avec pour bouc émissaire les anciens dirigeants, les aristocrates, les prêtres, les royalistes... Et avec comme crise sacrificielle, la Terreur et les tribunaux révolutionnaires,
- l'idéologie nationaliste, dont le bouc émissaire est tout ce qui n'est pas national. La crise sacrificielle se mesure ici en millions de victimes : toutes celles des multiples guerres nationales et en particulier de l'effroyable boucherie de 1914/1918,
- l'idéologie raciste (nazisme en particulier) dont le bouc émissaire est l'homme de race différente, en particulier le juif. Les victimes se comptent ici en millions, dont 4 millions de juifs disparus dans les camps de la mort, cette forme scientifique de l'extermination sacrificielle,
- l'idéologie communiste, dont le bouc émissaire est une classe sociale (la bourgeoisie), et puis par extension, une fois le communisme installé, tous ceux qui ne mettent pas assez de zèle à l'instauration de la société communiste. Le livre noir du communisme a évalué à près de cent millions de personnes le nombre de malheureux qui ont payé de leur vie cet effroyable culte sacrificiel.

Toutes ces idéologies ont un point commun : elles sont autant de tentatives modernes de rationalisation de la victime émissaire et du meurtre fondateur. Et c'est d'ailleurs pourquoi, en définitive, elles restent de facture mythologique et sont incapables de résoudre quoi que ce soit. Elles ne sont d'aucune aide pour aider à sortir de la logique mortifère du désir mimétique. Comparés à ces idéologies-Moloch, les vieilles divinités sacrificielles, y compris les plus sanglantes d'entre-elles comme celles, terribles, des Aztèques ou de certaines peuplades mélanésiennes, apparaissent rétrospectivement comme des divinités de pacotille.

Dans l'Occident contemporain, la séduction de ces idéologies s'est, fort heureusement, éteinte, et ceci n'est sans doute pas étranger, une nouvelle fois, au dévoilement évangélique tel qu'il se manifeste aujourd'hui, par exemple au travers du combat pour les droits de l'homme (les conditions de la bonne réciprocité). Mais dans de nombreux pays du tiers monde, ces idéologies-Moloch ont encore hélas de beaux jours devant elles.

5 – L'illusion de la « libération » du désir mimétique

Nous nous trouvons ici au cœur de l'erreur la plus pernicieuse de l'Occident, celle qui subsiste lorsque les idéologies-Moloch ont été démythifiées. Cette erreur marque fortement le fonctionnement de l'économie libérale et les rapports sociaux de l'Occident (la société permissive, la consommation ostentatoire). Cette société repose indubitablement sur la libération du désir mimétique, libération dont on postule qu'elle permettra magiquement de combler toutes les attentes humaines :

- désir de posséder comme l'autre, et voici là le fondement du libéralisme qui fait de l'égoïsme individuel le moteur de l'harmonie économique (la « main invisible » du marché),
- désir de consommer, de jouir et de paraître comme l'autre, et voici la course aux objets, au sexe, à l'apparence, savamment excitée et amplifiée par la publicité dont il conviendrait sans doute d'entreprendre toute une analyse sous cet unique rapport,
- désir de dominer comme l'autre, et voici la course au pouvoir et à la puissance telle qu'elle se rencontre dans l'entreprise, la vie sociale, la vie politique.

Tout se passe, dans l'Occident contemporain, comme, si l'on avait su retenir du message chrétien son enseignement sur le dépérissement de la loi et des interdits, mais sans la contrepartie des exigences du royaume de Dieu (l'instauration de la bonne réciprocité). Pour celui qui vit en effet entièrement dans la mouvance de l'amour du prochain, la loi n'existe plus (« Aime et fais ce qu'il te plaît » dit St Augustin). Mais si tel n'est point le cas (et qui peut n'être jamais assuré d'une pareille sainteté ?), la libération de la loi ne signifie alors rien d'autre que le retour à l'esclavage du désir mimétique, tel qu'il a fonctionné dans la période la plus archaïque de l'humanité. René Girard observe à ce sujet : « Les modernes s'imaginent toujours que leurs malaises et leurs déboires proviennent des entraves qu'opposent au désir les tabous religieux, les interdits culturels, et même de nos jours les protections légales des systèmes judiciaires. Une fois ces barrières renversées, pensent-ils, le désir va s'épanouir ; sa merveilleuse innocence enfin porter ses fruits. Ce n'est jamais vrai. A mesure que le désir élimine les obstacles extérieurs, savamment disposés par la société traditionnelle pour prévenir les contagions du désir, l'obstacle structurel suscité par les interférences mimétiques, l'obstacle vivant du modèle immédiatement métamorphosé en rival se substitue fort avantageusement, ou plutôt désavantageusement, à l'interdit défaillant. Au lieu de cet obstacle inerte, passif, bénévole et identique pour tous, donc jamais vraiment humiliant ou traumatisant, que leur opposaient les interdits religieux, les hommes de plus en plus, ont affaire à l'obstacle actif, mobile et féroce du modèle métamorphosé en rival, un obstacle activement intéressé à les contrecarrer personnellement et merveilleusement équipé pour réussir ». « Plus les hommes croient réaliser leurs utopies du désir, en somme, plus ils embrassent leurs idéologies libératrices, plus ils travaillent, en réalité, au perfectionnement de l'univers concurrentiel au sein duquel ils étouffent. Mais loin de s'aviser de leur erreur, ils continuent de plus belle et confondent systématiquement l'obstacle externe et l'interdit avec l'obstacle interne du partenaire mimétique. »

En réalité, comme l'observe Saint Paul dans l'épître aux hébreux, la loi joue pour les hommes un rôle de pédagogue dont la révélation évangélique nous libère non pour nous faire tomber sous l'empire du désir mimétique, mais sous l'empire de l'amour. C'est pourquoi le mythe absolu, le mensonge radical est bien celui consistant à appeler libération ce qui est en réalité esclavage. Depuis Rousseau et sa théorie du bon sauvage, nos *philosophes* s'en vont répétant que l'homme, abandonné à son désir, ne ferait pas de mal à une mouche et qu'il convient donc de mettre à bas les derniers interdits *répressifs* (on reconnaît là, en particulier, les thèses de Reich et de Marcuse). Et le judéo-christianisme qui ne partage pas, et pour cause, un si naïf optimisme, est accusé pour cette raison de *culpabiliser* l'homme.

A tous ces maîtres du sophisme, René Girard oppose une fin catégorique de non recevoir :

« Je crois qu'il faut refuser de se payer des mots. Il faut refuser tous les boucs émissaires que Freud et le freudisme nous proposent, le père, la loi, etc. Il faut refuser les boucs émissaires que Marx nous propose, les bourgeois, les capitalistes etc. Il faut refuser les boucs émissaires que Nietzsche nous propose, la morale, des esclaves, le ressentiment des autres, etc. Le modernisme classique dans son ensemble, Marx, Nietzsche et Freud au premier rang, ne font jamais que nous offrir des boucs émissaires en dernière analyse équivalents. Si,

individuellement, chacun de ces penseurs retarde la révélation plénière, collectivement ils ne peuvent que préparer son avènement, celui de la victime omniprésente, toujours encore différée par des procédés sacrificiels qui sont en voie d'épuisement eux aussi car ils sont de plus en plus transparents, de moins en moins efficaces, de plus en plus redoutables, donc, sur le plan des conséquences politiques et sociologiques immédiates : pour restaurer leur efficacité, les hommes sont toujours tentés de multiplier les victimes innocentes, de tuer tous les ennemis de la nation ou de la classe, d'anéantir violemment ce qui reste de la religion ou de la famille jugées responsables de tous les *refoulements*, de prôner le meurtre et la folie comme seuls vraiment *libérateurs*. »¹³

La montée des violences interpersonnelles dans les sociétés occidentales, le développement du terrorisme, la prolifération des maladies mentales et de la plus significative d'entre elles, la schizophrénie (après G. Bateson, René Girard montre comment elle s'origine sur l'impératif impossible du modèle/rival) traduisent la validité de cette analyse. Face à ces forces de décomposition, on peut sans doute aujourd'hui mieux mesurer combien était pertinent le message, vieux de 2000 ans, d'un petit rabbi juif venu révéler aux hommes les conditions de la bonne réciprocité.

VI. - Références bibliographiques

- R. Girard, (1972). *La violence et le sacré*. Grasset.
R. Girard, (1978). *Des choses cachées depuis la fondation du monde*. Grasset.
R. Girard, (1982). *Le bouc émissaire*. Grasset.
R. Girard, (1999). *Je vois Satan tomber comme l'éclair*. Grasset.
K. Lorenz, (1970). *Essais sur le comportement animal et humain*. Editions du Seuil.

¹³ R. Girard (1978).